

À Vladimir Charov,

Évoquer la rencontre avec Vladimir, c'est parcourir une tranche de vie, pas mince, puisqu'elle s'étale sur près de quarante-cinq ans. Une époque, juste quelques années après 1968, où l'autonomie ouvrière, l'autogestion, l'aspiration à la liberté et à la démocratie font espérer une transformation profonde des sociétés, en France, en Europe et aussi dans le monde. Non sans mal, car la démocratie chilienne a été écrasée dans le sang et la dictature s'est imposée en septembre 1973. Mais, à l'inverse, la révolution des œillets d'avril 1974 au Portugal laisse espérer que l'armée peut ne pas être toujours du côté des bourreaux.

C'est dans ce contexte que la figure de Vladimir est apparue au grand jour et que je l'ai découverte, parce que tout nouveau représentant du SGEN au sein du Conseil départemental de l'Union départementale de la CFDT de la Gironde, j'y trouvais les représentants du syndicat de la métallurgie, que les militants de la SEP avaient rejoint. L'UD bouillonne. Beaucoup de syndicats s'engagent dans la diffusion des montres Lip ; ces travailleurs de Lip qui avaient inventé les formules : « l'usine est là où sont les travailleurs » après que la police les eut délogés de leur entreprise, et « on fabrique, on vend et on se paye » pour continuer à vivre. Dans le même temps, une petite poignée de militants apportent leur soutien aux comités de soldats qui se sont développés en 1973-74 dans les casernes, en Gironde à la base aérienne de Mérignac et au camp de Souges.

En réaction, le gouvernement Chirac sous la présidence de Giscard d'Estaing emprisonne les soldats rebelles et, le 3 décembre 1975, il envoie la police dans les locaux de plusieurs UD de la CFDT en France, dont celle de la Gironde. Son secrétaire général, Michel Bourre, est envoyé en prison où il reste pendant trois semaines. Dès le lendemain, la mobilisation s'organise, une manifestation sur Bordeaux est décidée, à laquelle l'UD de la CGT s'associe, ainsi que les partis de gauche et d'extrême gauche. La manifestation se déroule, mais, arrivée à la place de la Comédie, l'UD CGT appelle à la dislocation et vitupère contre les gauchistes qui mettent en danger le syndicalisme. Quelques secondes de flottement s'installent, car personne n'est trop en responsabilité à l'UD CFDT à ce moment-là, et, on entend presque aussitôt, une voix de stentor s'élever depuis les marches du Grand Théâtre, dénonçant cette provocation, cette trahison et appelant à poursuivre la mobilisation. Cette voix, c'était celle de Vladimir. Vladimir qui avait, en une fraction de seconde, compris l'essentiel et eu le réflexe de dire les mots qu'il fallait dire au moment où il fallait les dire.

Ça, c'était Vladimir : une intelligence de la situation, une présence d'esprit, une capacité de réaction immédiate, et une extraordinaire facilité d'expression. L'intelligence à l'état pur, qui était assise sur une connaissance encyclopédique de l'histoire ouvrière, de l'histoire sociale et des combats qui avaient jalonné les deux derniers siècles. Tous les témoignages concordent pour dire combien ce savoir était pour lui essentiel, non seulement parce qu'il permettait d'armer les travailleurs dans leurs luttes, mais aussi, à ses yeux, parce que ce savoir était le support du partage des mêmes aspirations qui traversaient toutes les générations. Et, lorsque, dans les mois qui suivirent les événements que je viens de rappeler, nous concevions et menions au sein de l'UD des programmes de formation syndicale, il était l'un des premiers à y apporter sa contribution.

Vladimir, c'était aussi des intuitions transformées en convictions chevillées au corps. L'intuition d'abord de la capacité d'auto-organisation de la classe ouvrière qu'il concevait comme auto-suffisante, donc dégagée de toute influence extérieure au syndicalisme, surtout celle des partis politiques. Il s'inscrivait donc dans cette filiation du syndicalisme révolutionnaire, dite aussi anarcho-syndicaliste, dans le sillage de Fernand Pelloutier, initiateur des Bourses du travail. Au-delà du bien-fondé de cette tradition ou

des difficultés qu'elle a rencontrées au cours de l'histoire, il n'empêche, chez Vladimir, elle était la traduction de l'intuition de la potentialité émancipatrice autonome des travailleurs, la source de son engagement, au moins autant qu'un choix stratégique.

Vladimir, c'était aussi une autre intuition-conviction, indissociable de la précédente : la nécessaire opposition à toute forme de pouvoir. Le pouvoir des patrons bien sûr, le pouvoir des gouvernements au service des premiers, mais aussi le pouvoir niché au sein même des organisations syndicales. Un autre épisode : lorsque, après l'affaire des comités de soldats, juste un an après, la CFDT d'Edmond Maire convoqua impérieusement la direction de l'UD Gironde devant une sorte de tribunal, Vladimir faisait partie du trio, avec Annie Duthil et moi, qui fit face pendant quatre heures à la Commission exécutive, secondée par ses hommes de paille de l'Union régionale, qui prit la décision de suspendre les instances de l'UD.

Une autre histoire s'amorçait que Vladimir sentait bien venir : celle de la transformation en l'espace d'une décennie d'une organisation syndicale porteuse de l'autogestion en une dépendance du CNPF devenu ensuite Medef, dont nous allions, nombreux, tirer les leçons en la quittant progressivement pour tenter de nouvelles expériences.

Parce que les tensions sociales engendrées par la crise du capitalisme, par les politiques néolibérales menées par des gouvernements de droite comme de gauche, nous mettaient périodiquement dans la rue. Et, que ce soit dans des manifs à 500 ou à 50 000 comme pour les retraites, c'était chaque fois l'occasion de cheminer et de discuter avec Vladimir. Nous nous étions revus particulièrement ces dernières années parce que nous préparions l'un et l'autre l'écriture de petits bouts d'histoires que nous avions connues. Nous avons échangé nos petites archives personnelles, et ces rencontres étaient l'occasion de retrouver sa vivacité d'esprit toujours intacte.

Mais il ne faudrait pas croire que Vladimir, c'était simplement une tête bien faite et bien pleine. Il avait une tête, oui. Mais il avait la tête haute. Il avait un regard, clair, direct, portant loin. Un regard sur les choses, bien sûr, mais un regard sur les gens : la tête haute, bien campé sur ses jambes, il vous regardait avec son sourire complice mais narquois, toujours prêt à vous provoquer par sa gouaille et à trouver la faille.

Il y avait chez Vladimir du panache, celui du Gavroche qui n'a peur de rien, du Cyrano de Bergerac par sa volonté de conquérir l'émancipation, et peut-être même un peu du Victor Hugo tonnante à l'Assemblée nationale contre la répression qui s'était abattue sur les Communards.

Justement, Victor Hugo écrit dans *Les châtiments* un poème qui commence par ces quatre vers :

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplît l'âme et le front.
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime.
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime. »

Nous étions dans les années 1970 une bande de jeunes de 25 à 30 ans comme les autres, réunissant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel contestataire, qui voulions refaire le monde. Nous n'avons pas refait le monde (pas encore...). Mais nous avons eu une grande chance : celle de croiser, de rencontrer et de connaître Vladimir Charov. C'était plus qu'un camarade.

Merci à lui pour tout. Merci Vladimir pour tout ça.

Jean-Marie Harribey, 16 août 2016